Prendre le pli des techniques

Bruno Latour

▶ **To cite this version:**

Bruno Latour. Prendre le pli des techniques. Réseaux : communication, technologie, société, 2010, 5 (163), pp.11-31. 10.3917/res.163.0011 . hal-02005593

HAL Id: hal-02005593

https://sciencespo.hal.science/hal-02005593

Submitted on 4 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

DOSSIER

Un tournant performatif ? Retour sur ce que « font » les mots et les choses

PRENDRE LE PLI DES TECHNIQUES

Bruno LATOUR

DOI: 10.3917/res.163.0013

MODE D'EXISTENCE ET INSTAURATION

Il existe, dans le voisinage du pragmatisme de James et de la philosophie spéculative de Whitehead, une tradition qui porte sur les prépositions définies comme des *modes d'existence*. On trouve ce terme, dans le livre assez bien connu, même s'il n'a guère trouvé de continuateurs, de Gilbert Simondon sur le cas particulier de la technique. *Du mode d'existence des objets techniques* est un livre de philosophie qui sait compter au-delà du sujet, de l'objet et de leur combinaison. Il va même, comme on le sait, jusqu'à sept, enchaînant les modes d'existence dans une sorte de généalogie – qu'il appelle « génétique » – largement mythique mais qui a l'immense avantage de ne pas réduire à deux (ou à trois) les solutions possibles : pour Simondon, la saisie du monde n'exige pas que l'on commence par partager les réalités en objet et sujet. Une citation suffira pour dessiner la trajectoire qu'il s'efforce de capter : « *Nous supposons que la technicité résulte d'un déphasage d'un mode unique, central et originel d'être au monde, le mode magique ; la phase qui équilibre la technicité est le mode d'être religieux. Au point neutre entre technique et religion, apparaît au moment du dédoublement de l'unité magique primitive la pensée esthétique : elle n'est pas une phase mais un rappel permanent de la rupture de l'unité du mode d'être magique et une recherche d'unité future* » (p. 160).

En dehors de l'intérêt qu'il y a pour lui à réhabiliter la magie, à faire de la technique le pendant du religieux, et, plus tard, à extraire l'éthique de la technique, la science du religieux et, enfin, la philosophie de l'esthétique, c'est la notion même d'une pluralité de modes d'existence dont chacun doit être respecté pour lui-même, qui fait toute l'originalité de cette étrange aventure intellectuelle. Bien qu'elle soit restée sans lendemain (la philosophie des techniques continuant à prendre les goûts et dégoûts de Heidegger pour une profonde pensée (Simondon, 1989), Simondon a saisi que la question ontologique pouvait s'extraire de la recherche d'une substance, de la fascination pour la seule connaissance, de l'obsession pour la bifurcation entre sujet et objet, et se poser plutôt en termes de *vecteurs*. Pour lui, sujet et objet, loin d'être au début de la réflexion comme les deux crochets indispensables auxquels il convient d'attacher le hamac où va pouvoir somnoler le philosophe,

ne sont que des effets assez tardifs d'une véritable histoire des modes d'existence : « *Ce déphasage de la médiation en caractères figuraux et caractères de fond traduit l'apparition d'une distance entre l'homme et le monde ; la médiation elle-même, au lieu d'être une simple structuration de l'univers, prend une certaine densité ; elle s'objective dans la technique et se subjective dans la religion, faisant apparaître dans l'objet technique le premier objet et dans la divinité le premier sujet, alors qu'il n'y avait auparavant qu'une unité du vivant et de son milieu : l'objectivité et la subjectivité apparaissent entre le vivant et son milieu, entre l'homme et le monde, à un moment où le monde n'a pas encore un complet statut d'objet ni l'homme un complet statut de sujet* » (p. 168).

Simondon, pourtant, demeure classique, obsédé qu'il est par l'unité originelle et l'unité future, déduisant ses modes les uns dans les autres, d'une manière qui pourrait en fait rappeler plutôt Hegel. Il n'aurait compté jusqu'à sept que pour mener, en fin de compte, jusqu'à l'un… Le multiréalisme ne serait au fond qu'un long détour pour revenir à la philosophie de l'être, le septième des modes dont il a tracé l'esquisse.

C'est vers un autre livre, celui-là tout à fait oublié, d'un philosophe qui n'a même pas connu le respect poli qu'on accorde quand même à Simondon, qu'il faut se tourner. Quand Étienne Souriau publie cet apax *Les différents modes d'existence*, en 1943, en pleine guerre, ce n'est pas pour parler de géopolitique, pour chercher les causes de la défaite ou pour remonter le moral des troupes (Souriau, 1943). Non, c'est pour explorer, avec une audace inouïe, une invention métaphysique toute fraîche ainsi qu'une stupéfiante liberté d'expression, la question du multiréalisme : de combien de façons différentes peut-on dire que l'être existe ? Si l'on pouvait faire à nouveau retentir cette expression si banale, on pourrait suggérer que Souriau s'intéresse aux *manières d'être*, en prenant certes très au sérieux le mot « être », mais en conservant aussi l'idée de *manière*, d'étiquette, de protocole, comme si le philosophe voulait inventer enfin, après plusieurs siècles de bifurcation (Whitehead, 1920), une politesse respectueuse des *bonnes manières* de se comporter avec les êtres.

Pour comprendre ce qu'il définit explicitement comme une enquête empirique et systématique, il convient de s'armer de deux notions essentielles. La première nous est déjà familière, puisque Souriau rattache directement son projet à une citation de James dans laquelle celui-ci définissait l'empirisme comme un respect de l'expérience donnée par les prépositions : « *On sait*

quelle importance W. James attachait, dans la description du courant de la conscience, à ce qu'il appelait 'un sentiment de ou, un sentiment de car'. Nous serions ici dans un monde où les ou bien, ou les à cause de, les pour et avant tout les et alors, et ensuite, seraient les véritables existences. (...) Ce serait une sorte de grammaire de l'existence que nous déchiffrerions ainsi, élément par élément » (p. 108).

Le point capital, c'est que cette ontologie des prépositions nous éloigne d'emblée du type d'enquêtes si fréquentes jusqu'ici dans les philosophies de l'être : la préposition ne désigne pas un domaine ontologique, une région, un territoire, une sphère, une substance. Il n'y a pas de région du *si* ou du *et*. Mais, comme son nom l'indique parfaitement, la préposition *prépare* la *position* qu'il va falloir donner *à ce qui suit*, offrant à la recherche du sens une inflexion décisive qui va permettre de juger de sa direction, de son vecteur. Comme la préposition, le régime d'énonciation prépare ce qui suit, sans empiéter en rien sur ce qui est effectivement énoncé. À la façon des partitions en musique, le régime indique seulement dans quelle tonalité, dans quel *clef*, il va falloir se préparer à jouer ce qui suit. Il ne s'agit donc pas de rechercher ce qui subsiste *sous* les énoncés, leurs conditions de possibilité, ou leur fondement, mais, chose à la fois décisive et légère, leur mode d'existence. « *What to do next ?* », comme le dirait Austin dont la notion de *force illocutoire* pourrait d'ailleurs servir d'utile synonyme (Austin, 1970). La force illocutoire, on s'en souvient, ne dit rien de l'énoncé mais elle annonce *comment* l'on doit accueillir ses conditions de félicité afin d'éviter les erreurs de catégorie et ne pas prendre par exemple pour une description, ce qui est un récit de fiction, ou pour une interdiction ce qui est une demande. Qu'il s'agisse de préposition, de régime d'énonciation, de mode d'existence ou de force illocutoire, la vection est la même : peut-on enquêter de façon sérieuse sur les relations comme on l'a fait si longtemps sur les sensations, sans les obliger à s'aligner aussitôt dans la seule et unique direction d'avoir à mener soit vers l'objet (en s'éloignant du sujet) soit vers le sujet (en s'éloignant alors de l'objet) ?

Toutefois, en prenant comme synonymes de mode d'existence des termes proches de la sémiotique ou de la linguistique (métaphores que Souriau utilise d'ailleurs aussi), je risque de faire déraper le projet avant même qu'il ait repris la bonne direction : nous sommes en effet habitués à poser *soit* des questions de langue *soit* des questions d'ontologie – habitude qui est évidemment la conséquence de cette bifurcation à laquelle nous souhaitons mettre fin en apprenant à compter sur nos doigts au-delà de deux ou de trois. Il faut donc

ajouter une précaution : nous devons non seulement différencier la recherche des prépositions de celle des substances ou des fondements, mais aussi chercher un terme qui autorise à joindre les questions de langue et celle d'être, et cela malgré l'interdit qui oblige à les distinguer.

C'est là l'innovation philosophique la plus importante de Souriau celle qu'il désigne du beau mot d'instauration. Comment saisir « l'œuvre à faire » en évitant de devoir choisir entre ce qui vient de l'artiste et ce qui vient de l'œuvre, voilà ce qui l'intéresse avant tout (Souriau, 1956). Pour comprendre l'obsession de Souriau, prenons une des nombreuses descriptions qu'il fait de l'acte de création : « Un tas de glaise sur la sellette du sculpteur. Existence réique[1] indiscutable, totale, accomplie. Mais existence nulle de l'être esthétique. Chaque pression des mains, des pouces, chaque action de l'ébauchoir accomplit l'œuvre. Ne regardez pas l'ébauchoir, regardez la statue. À chaque action du démiurge, la statue peu à peu sort de ses limites. Elle va vers l'existence – vers cette existence qui à la fin éclatera de présence actuelle, intense et accomplie. C'est seulement en tant que la masse de terre est dévouée à être cette œuvre qu'elle est statue. D'abord faiblement existante, par son rapport lointain avec l'objet final qui lui donne son âme, la statue peu à peu se dégage, se forme, existe. Le sculpteur d'abord la pressent seulement, peu à peu l'accomplit par chacune de ces déterminatons qu'il donne à la glaise. Quand sera-t-elle achevée ? Quand la convergence sera complète, quand la réalité physique de cette chose matérielle et la réalité spirituelle de l'œuvre à faire se seront rejointes et coincideront parfaitement ; si bien qu'à la fois dans l'existence physique et dans l'existence spirituelle, elle communiera intimement avec elle-même, l'un étant le miroir lucide de l'autre *» (p. 107-108)*

L'erreur d'interprétation serait évidemment de croire que Souriau décrit ici le passage d'une forme à une matière, l'idéal de la forme passant progressivement à la réalité, comme une potentialité qui deviendrait simplement réelle à travers le truchement de l'artiste plus ou moins inspiré[2]. Il s'agit au contraire d'une instauration, d'un risque pris, d'une découverte, d'une invention totale : « *Mais cette existence croissante est faite, comme on voit, d'une modalité double enfin coincidente, dans l'unité d'un seul être progressivement inventé*

1. « Réique » est un néologisme pour parler de la chose phénoménale d'abord puis objective ensuite.

2. Opposition classique introduite par Deleuze entre le couple potentiel/réel et le couple virtuel/actuel. C'est le second qui intéresse Souriau, ce qui explique d'ailleurs l'intérêt que lui porte Deleuze.

au cours de ce labeur. Souvent nulle prévision : l'œuvre terminale est toujours jusqu'à un certain point une nouveauté, une découverte, une surprise. C'est donc cela que je cherchais, que j'étais destiné à faire ! » (p. 109).

Ce qui fascine Souriau dans l'art (comme ce qui me fascine dans le laboratoire), c'est le *faire faire*, c'est le *faire exister*, c'est-à-dire la réplication, la redondance, le rebondissement de l'action par l'artiste (ou par le chercheur) et le recueil de l'œuvre (ou l'autonomie du fait). Instaurer et construire sont évidemment synonymes, mais l'instauration a l'insigne avantage de ne *pas* réutiliser tout le bagage métaphorique du constructivisme – qui serait pourtant d'un emploi facile et presque automatique dans le cas de l'œuvre si évidemment « construite » par l'artiste. Parler d'« instauration », c'est préparer l'esprit à engager la question de la modalité à l'envers exact du constructivisme. Dire, par exemple, qu'un fait est « construit », c'est inévitablement (et je suis bien payé pour le savoir) désigner à l'origine du vecteur le savant, selon le modèle du Dieu potier. Mais à l'inverse, dire d'une œuvre d'art qu'elle est « instaurée », c'est se préparer à faire du potier celui qui accueille, recueille, prépare, explore, invente – comme on invente un trésor – la forme de l'œuvre.

Prenons bien garde : malgré le style si daté, il ne s'agit en rien d'un retour à l'Idéal du Beau dont l'œuvre serait le creuset. Dans les deux cas, aucun doute là-dessus, aucune hésitation chez Souriau : sans activité, sans inquiétude, sans main-d'œuvre, pas d'œuvre, pas d'être. Il s'agit donc bien d'une modalité active. Mais l'accent résonne tout autrement dans le cas du constructivisme et dans celui de l'instauration : l'appel au constructivisme sonne toujours critique parce qu'on croit entendre derrière la désignation du constructeur ce Dieu capable de créer *ex nihilo*. Il y a donc toujours du nihilisme dans le Dieu potier : si les faits sont construits, alors le savant les construit *de rien* ; ils ne sont eux-mêmes que de la boue saisie par le souffle divin. Mais s'ils sont *instaurés* par le savant ou par l'artiste, alors les faits comme les œuvres tiennent, résistent, obligent – et les humains, leurs auteurs, doivent se *dévouer* pour eux, ce qui ne veut pourtant pas dire qu'ils leur servent de simple conduit.

DU MODE D'EXISTENCE TECHNIQUE

L'un des plus étonnants traits des Modernes, c'est le peu de place qu'ils accordent à ce qui les définit le plus nettement aux yeux de tous les autres depuis le début des grandes découvertes : l'art et la manière de déployer la *technique*. Ceux qui se vantent d'être de « solides matérialistes », n'ont pas donné deux

pensées à la solidité des matériaux. Qu'on méprise la religion, cette figure qui n'a pas su tenir son rang ontologique devant la compétition des sciences, je veux bien ; que l'on se méfie des tripatouillages de la psychologie, je le comprends sans peine : ils contaminent toujours assez dangereusement ceux qui les manipulent. Mais les outils ? les automates ? les machines ? le paysage même que l'on n'a cessé de retourner et de labourer depuis des centaines de milliers d'années, les inventions qui dans les trois derniers siècles ont bouleversé nos vies plus que toutes les autres passions ? Pour mille ouvrages sur les bienfaits de la connaissance objective – et les risques mortels que ferait courir sa mise en cause –, il n'y en a pas dix sur les techniques – et pas trois pour signaler le danger mortel que l'on courrait à ne pas les *aimer*. Je veux pour preuve de cet abaissement que, dans le mot d'épistémo*logie*, nous entendions toujours une connaissance *sur* la connaissance, alors que dans le mot de techno*logie*, malgré les efforts d'André Leroi-Gourhan et de ses disciples, nous ne parvenons plus à nous souvenir que gît emprisonnée une réflexion quelconque *sur* cette technique. Nous n'hésitons pas à dire de la plus humble machine pleine de puces qu'elle est une « technologie », mais nous n'attendons d'elle aucune leçon ; à un « technologue » nous demandons seulement qu'il vienne réparer ladite machine mais pas qu'il nous en offre une connaissance. Qu'en ferions-nous ? Il n'y a rien à penser dans la technique. Ce n'est qu'un tas de moyens compliqués. Tout le monde le sait.

Même la philosophie politique, pourtant si peu prolixe, peut se flatter d'avoir engendré plus d'ouvrages que la philosophie des techniques, on peinerait à les compter sur ses dix doigts. C'est que l'on s'est servi de ce que j'appelle l'information double-clic (le déplacement sans transformation) pour étalonner une manière d'être pour laquelle elle est aussi peu faite que pour juger du cheminement des faits, des démons, des anges ou des moyens de droit. Mais comme toujours, au lieu de rejeter un étalon si manifestement inadéquat, on a choisi de faire rentrer la technique aussi dans ce lit de Procuste. Alors que toute l'expérience s'insurgeait contre une telle mutilation, on a fait comme si la technique, elle aussi, transportait sans déformation de simples informations. Il est vrai que les ingénieurs n'ont pas protesté, se donnant tout le mal du monde pour ressembler à l'image de savants butés qu'on voulait donner d'eux !

On dira que là, vraiment, c'est impossible, que j'exagère, que je suis victime d'occidentalisme, que tout dans la pratique des artisans, des ingénieurs, des technologues, des bricoleurs même, manifeste au contraire la multiplicité des transformations, l'hétérogénéité des combinaisons, la prolifération des astuces, le montage délicat des savoir-faire fragiles. Si l'on peut hésiter sur le

mode d'existence de la reproduction (à cause de la persistance qui en résulte) (Latour, 2007)[3], hésiter encore sur celui des chaînes de référence (comme on accède bien aux lointains, on peut omettre à la fin les instruments qui ont permis cet accès), on ne peut pas douter que la technique émerge d'une longue série de transformations risquées. Par cette objection, le lecteur prouverait à quel point il a mal compris la capacité des Modernes à s'aveugler grâce à leur obsession pour le transport d'identité à identité par une identité. Si l'on veut mesurer l'abîme qu'ils sont capables de creuser entre la pratique et la théorie de la pratique, ce n'est pas seulement dans l'épistémologie, dans la psychologie ou dans la théologie qu'il faut aller, mais aussi dans la technologie (j'utiliserai toujours le terme dans son sens de réflexion *sur* la technique). Même quand ils parlent de « construction », les Modernes sont parvenus à cet exploit vraiment admirable de ne pas être constructivistes ! Pour ne rien dire de l'instauration.

Comment pourrait-on imposer un transport sans transformation dans l'acte technique quand tout indique le contraire ? Ô c'est très simple : il suffit d'y ajouter *l'utilité*, *l'efficacité* ou, d'un mot plus savant, *l'ustensilité*. L'efficacité est à la technique comme l'objectivité à la référence : le moyen d'avoir le beurre et l'argent du beurre, le résultat sans le moyen, je veux dire sans le chemin de médiations appropriées (il en est d'ailleurs de même avec *la rentabilité*, troisième Grâce de cette archaïque mythologie). Tous les tourbillons et les trublions des transformations techniques peuvent être oubliés, si vous dites qu'on ne fait que transporter par *l'objet* technique la *fonction* qu'il doit *fidèlement* remplir. Si vous parvenez à voir dans toute technique un transport d'efficacité à travers un outil « parfaitement maîtrisé », et si, en plus, vous lui accolez un fabricateur qui possède dans sa tête une forme préalable qu'il applique à une matière inerte et informe, alors vous allez pouvoir, par un geste de prestidigitation, faire disparaître le monde matériel tout en donnant l'impression de le peupler d'objets dont la matérialité aura le même caractère fantomatique que la nature ! La voiture ? Elle « correspond » exactement au « besoin de déplacement » et chacune de ses formes « découle » de ses besoins. L'ordinateur ? Il « remplit efficacement » la fonction pour laquelle il a été conçu. Le marteau ? Lui aussi provient d'une réflexion sur la « meilleure façon » de balancer le bras, le levier, le bois et l'acier. Donnez-moi des besoins et des concepts : la forme en sortira et la matière suivra. La technique ? De

3. J'appelle ici reproduction le mode d'existence qui assure la continuité dans l'être des phénomènes (mode entièrement distinct de celui de la référence).

la pensée appliquée à de la matière elle-même conçue comme forme, si bien que, à nouveau, forme et pensée se répètent l'une l'autre. Entrée en scène de l'*Homo faber* qui moule ses besoins à travers des outils par une « action efficace sur la matière » (l'expression est malheureusement de Leroi-Gourhan), cinq mots aussi parfaitement innocents que parfaitement inadéquats.

Le mépris dans lequel on tient les techniques vient de ce qu'on les traite sur le même modèle que celui qui a déjà servi à mécomprendre le travail de la référence scientifique (Latour, 2001). De même qu'il existe en épistémologie une théorie de l'objectivité comme « correspondance » entre carte et territoire par le truchement de la forme, il y a en technologie une théorie de l'efficacité comme *correspondance* entre la forme et la fonction. On croit que la technique est une action venue de l'homme – mâle d'ailleurs le plus souvent – et qui porte ensuite « sur » une matière conçue elle-même par confusion de la géométrie et de la persistance. La technique devient alors une application d'une conception elle-même erronée de la science !

Comme on le voit, il n'y a pas que les anges qui souffrent d'être incompris : les techniciens non plus n'ont pas de chance, on les prend pour des savants simplement de rang inférieur – en se trompant sur eux après s'être trompé sur les savants… Ce n'est pas la technique qui est vide, c'est le regard du philosophe : dans le plus beau barrage sur le Rhin, Heidegger ne parvient à rien voir d'original quant à l'Être. Il se contente de redoubler le mouvement universel d'occultation de la chose savante en le prolongeant un coup plus loin : la Science n'est qu'un avatar de la Technique, après que celle-ci ait été préalablement mécomprise comme *Gestell*. Magistrale méprise sur la maîtrise. Beau cas d'oubli de l'être en tant que technique. Manque de générosité ontologique ! S'il est vrai que le lent déluge de la *res extensa* a submergé la Vierge et les saints, elle a noyé beaucoup plus obscurément encore « le mode d'existence de l'objet technique ». Simondon aussi s'était indigné qu'un phénomène aussi massif puisse échapper à la conscience lettrée. J'y vois une preuve supplémentaire du manque de fiabilité des modernistes sur leur propre civilisation : comment ont-ils pu rater l'étrangeté, l'ubiquité, l'humanité des techniques ! Rater leur somptueuse opacité ! Mais surtout, ce qui m'a toujours stupéfié, manquer leur *transcendance*. Décidément, c'est de la technique et pas de la nature qu'il faut dire « qu'elle aime à se cacher ».

On dira que tous les modes d'existence sont transcendants puisqu'il y a toujours un saut, une faille, un décalage, un risque, une différence entre une étape et la suivante, une médiation et la suivante, n et n + 1 le long d'un chemin

d'altérations – ce que la notion d'instauration cherche justement à cerner. La continuité manque toujours. Rien de plus transcendant, par exemple, que les repères géodésiques par rapport aux relevés inscrits sur le carnet du géomètre arpenteur ; rien de plus transcendant que la question d'une seule ligne posée au jury d'un procès par rapport aux milliers de pages d'un lourd dossier roulé grâce à un diable jusqu'au greffe du tribunal ; rien de plus transcendant que le rapport entre la tiédeur d'une prière rabâchée et le saisissement d'en avoir compris le sens comme pour la première fois ; rien de plus transcendant que le rapport entre la scène de carton pâte et l'envol des personnages de théâtre qui semblent en sortir. Les transcendances abondent puisque entre deux continuités il y a toujours une discontinuité dont elle forme, en quelque sorte, le prix, le chemin et le salut, bref l'être-en-tant-qu'autre.

Ce qui manque le plus, c'est l*'immanence*. Faut-il rappeler qu'il n'y a pas deux mondes, le premier immanent et plein *au-dessus* et *au-delà* duquel il faudrait en ajouter un autre – le surnaturel – et *en deçà* duquel, pour faire bonne mesure et loger les représentations, il faudrait en creuser un autre –l'intériorité ? Il n'y a que des êtres sous-naturels – nature comprise ! (Stengers, 2002) – tous *légèrement* transcendants par rapport à l'étape précédente le long de leur chemin particulier. Ils forment réseau et ces réseaux s'ignorent le plus souvent sauf quand ils se croisent et doivent composer les uns avec les autres en évitant autant que possible les erreurs de catégorie. Le monde est donc plein de, ou plutôt non, le monde est constamment *évidé* par des circulations de transcendances qui le creusent tout au long par un fin *pointillé* laissé par les sauts et les seuils qu'il faut franchir de proche en proche pour exister quelque peu davantage. Une course d'obstacles, en somme.

LE TYPE DE TRANSCENDANCE DE L'ACTE TECHNIQUE

Si la technique est transcendante comme tous les autres modes, par conséquent, ce doit être *à sa façon*. Mais laquelle ? Comment comparer les êtres avec pour seul outillage des objets et des sujets ? Tout bricoleur sait bien que son habileté s'accroît s'il dispose, au lieu de quelques outils rudimentaires, d'une panoplie de tournevis et de clefs anglaises, de scies et de pinces. C'est le génie de Simondon d'avoir vu qu'on ne pouvait préciser le mode d'existence de l'objet technique qu'en le *titrant* grâce à ceux de la magie, de la religion, de la science, de la philosophie. C'est le seul usage rationnel qu'il faut donner, d'après moi, au proverbial rasoir d'Occam. On s'en sert maladroitement si l'on se met à couper à tort et à travers pour limiter arbitrairement le nom-

bre d'êtres. Je crois au contraire qu'il convient d'en faire usage comme d'un nécessaire de scalpels de tailles et de formes diverses luxueusement logés sur un lit de satin dans un coffret de bois verni pour découper selon les articulations même de l'animal *tous* les modes d'existence, sans accepter de rompre le cou d'aucun…

Quelle est donc l'*abaliété* propre au mode d'existence technique – pour emprunter à Souriau l'un de ces beaux vocables qu'il oppose à la seule recherche de *l'identité* ? Pas de doute, il s'agit bien d'un saut, d'une faille, d'une cassure même, d'une rupture dans le cours des choses, ce qu'on appelle une *invention* humble ou géniale peu importe. Il suffit pour s'en convaincre de regarder autour de soi et de commencer à prendre la mesure de ce que la technique a fait subir aux êtres qu'elle se donne comme point de départ.

Les pierres de votre maison gisaient dans une carrière fort loin d'ici ; le bois de votre meuble en tek allait son chemin quelque part en Indonésie ; le sable de votre vase en cristal dormait au fond d'une vallée de la Somme ; et ainsi de suite. Mais n'est-ce pas aussi le mode d'altération des métamorphoses, cette stupéfiante habilité à changer de forme ? C'est en effet qu'il y a de la *magie* dans la technique – tous les mythes le disent et Simondon l'a saisi mieux que personne. Regardez de nouveau autour de vous : vous ne pourrez établir aucune continuité entre la carrière, la forêt tropicale, la sablière et les formes qu'elle ont su suggérer à leurs fabricants en devenant quelques-unes des composantes de votre demeure. Il y a donc bien eu *métamorphose*, et ce n'est pas par hasard si l'on parle, à propos de la technique, de ruse, d'habileté, de détour, de *mètis*. On sent bien des harmoniques entre la subtilité nécessaire pour déjouer les pièges des démons et celle qu'il faut mettre en œuvre pour trouver « le truc ». En tout cas, les deux *biaisent* parce que, selon l'admirable expression populaire, « il y a toujours le moyen de moyenner ». Si Ulysse est « plein de ruses », si Vulcain boite, c'est parce que, à l'approche de l'être technique, rien ne va droit, tout se fait de biais – et même parfois *tout va de travers*. Mais en même temps, ma table, les murs de ma maison, mon vase de cristal demeurent. Contrairement aux êtres de la métamorphose, et donc de la magie, une fois radicalement transformés, les êtres de la technique imitent ceux de la reproduction par leur persistance, leur obstination, leur *conatus*. C'est comme si la technique avait arraché à la reproduction comme aux métamorphoses une partie de leurs secrets en croisant les deux espèces. Pas étonnant qu'on ait vu dans le feu de Prométhée ce qui fluidifie toutes choses et, en même temps, ce qui leur procure une durée, une dureté, une consistance nouvelle. Pas une

archéologue digne de ce nom qui ne s'émeuve devant les poteries qu'elle déterre et qui, même fracassées, dureront autant que notre Terre.

Si le mode d'existence de l'objet technique n'est qu'un mélange astucieux de deux autres modes, n'aurait-il rien en propre ? Aucun doute qu'il soit difficile à saisir, encore plus labile, peut-être, que les êtres de la magie suivis par Simondon. C'est en effet qu'il est *rare* et que le terme d'« objet » technique risque de nous égarer. Ni le mur, ni la table, ni le vase – ni la voiture, ni le train, ni l'ordinateur, ni l'animal domestiqué – ne sont « techniques » *une fois laissés à eux-mêmes*. Ce qu'il y a d'objet en eux dépend de la présence des composés dont chacun a été arraché par des métamorphoses à la persistance des êtres choisis comme point de départ – inertes ou vivants – dont chacun prête certaines de ses vertus, bien sûr, mais sans qu'on puisse le plus souvent durablement profiter de leur initiative et de leur autonomie. Les ingrédients de ces mélanges demeurent étrangers les uns aux autres. Ils acceptent d'être traduits, détournés, disposés, agencés, mais ils n'en restent pas moins sur leur « quant à soi », prêts à lâcher à la moindre occasion. Si l'on n'y veille pas, le mur s'écroule, le bois taraudé par les vers tombe en poussière, le cristal s'opacifie ou se brise – la voiture tombe en panne, le train déraille, le cheval redevient sauvage ; quant à l'ordinateur, je préfère ne pas en parler tant il est fragile (le mien vient de tomber en panne au retour de vacances, par une sorte de dépression maléfique…). C'est des techniques bien plus que des textes qu'il faut dire *traduttore, traditore.* On ne trouvera donc jamais le mode d'existence technique *dans l'objet lui-même* puisqu'il laisse partout des *hiatus* : d'abord, entre lui-même et le mystérieux mouvement dont il n'est que le sillage ; ensuite, à l'intérieur de lui-même entre chacun des ingrédients dont il n'est que l'assemblage momentané[4]. Il n'y a jamais en technique de *solution de continuité* ; ça ne « fait jamais raccord ».

L'épreuve est facile à mener : il suffit de se retrouver les bras ballants devant un « machin », un « truc » dont le sens vous échappe totalement, peut-être un cadeau qu'on vous aura fait, ou un dispositif dont le mode d'emploi est opaque, ou encore un caillou du Châtelperronien dont les tailleurs ont disparu depuis quarante mille années : tout est là, et pourtant rien n'y est visible. Comme si l'objet n'était qu'une partie seulement d'une trace, d'un tracé, d'un mouvement dont le sens vous échappe. On prêche dans les Églises que la lettre des Écritures reste inerte sans l'Esprit qui souffle où il veut ; c'est bien plus vrai encore des os blanchis de l'objet technique, qui attendent que l'esprit de

4. C'est ce que je me suis efforcé de suivre dans *Aramis, ou L'amour des techniques* (1992).

la technique vienne les soulever, les recouvrir de chair, les agencer à nouveau, les transfigurer, le mot n'est pas trop fort : les ressusciter.

L'objet technique a ceci d'opaque et, pour tout dire, d'incompréhensible, qu'on ne peut le comprendre qu'à la condition de lui ajouter les *invisibles* qui le font exister d'abord, puis qui l'entretiennent, le soutiennent et parfois l'ignorent et l'abandonnent. – Encore des invisibles ? N'est-ce pas trop fort, comme si j'avais un penchant obsessionnel pour ajouter de l'irrationalité même au cœur de l'efficacité la plus matérielle et la plus rationnelle ! – Mais non, sans les invisibles pas un objet ne tiendrait et surtout pas un automate ne parviendrait à ce prodige de *l'automation*. De même que l'on oublie d'ajouter à la connaissance objective les chemins de la référence, on omet toujours d'ajouter aux objets techniques ce qui les instaure sous prétexte, ce qui est vrai aussi, qu'ils se *tiennent tout seuls* une fois lancés, sauf qu'ils ne peuvent jamais demeurer seuls et sans soin – ce qui est vrai aussi. Décidément, la technique est mieux cachée que la fameuse *aletheia*.

Ah, vous voulez dire qu'il y a des techniciens, des ingénieurs, des inspecteurs, des surveillants, des équipes d'intervention, des réparateurs, des régleurs, *autour* et *en plus* des objets matériels ? Bref, des humains et même un contexte social ? Mais non, je n'ai rien dit de tel et pour la bonne raison que les techniques *précèdent* les humains par des centaines de milliers d'années et que, de toutes façons, je ne sais rien de ce qu'est « l'humain » ; par quoi vous voulez dire, je le subodore, le « sujet qui maîtriserait la matière », cet *Homo faber* de la mythologie moderniste laquelle ne respecte même pas dans ce qu'elle célèbre le sens du courbe, du biaisé, du déhanché, la marche en crabe de la technique. Si la pornographie tue l'érotisme, le « *hype* », comme disent les Américains, tue le désir d'objet technique encore plus sûrement. Si l'on ne comprend rien à la cure en se donnant un sujet angoissé, si l'on ne comprend rien à la connaissance en se donnant un *cogito*, on ne comprendrait rien au mode d'existence technique en supposant qu'un fabricant serait aux commandes. Il y a bien plus dans les fabrications et les artifices qu'un fabricateur et un artificier. En ajoutant un constructeur aux constructions on ne comprendrait rien de plus, puisque c'est le (dé)constructivisme même qui manque de sens. Les êtres techniques viennent au technicien et non l'inverse. Mais comment ?

SAVOIR PRENDRE LE PLI DES TECHNIQUES

Au lieu de changer les connotations d'un vocable, mieux vaut en changer. C'est de nouveau au beau terme d'*instauration* qu'il faut recourir. L'artiste, nous a

dit Souriau, n'est jamais le créateur, mais toujours l'instaurateur d'une œuvre qui vient à lui mais qui, sans lui, ne viendrait jamais à l'existence. S'il y a une question que ne se pose jamais le sculpteur, c'est la question critique : « Est-ce moi ou est-ce la statue qui est l'auteur de la statue ? ». Si je parle d'invisibles, c'est pour suivre rationnellement le fil de ce labyrinthe, je veux dire du vrai labyrinthe : celui que l'architecte Dédale a construit pour le roi Minos. Si rien dans la technique ne va droit, c'est parce que le cheminement logique – celui de *l'épistemè* – est toujours interrompu, dévié, modifié et qu'on va de déplacements en déviations – rappelons-nous que le *daedalion*, en grec, c'est le détour astucieux hors de la voie droite. C'est ce qu'on veut dire, fort banalement, quand on affirme qu'il y a là « un problème technique », un obstacle, un « os », un « bogue » ; ce que l'on désigne en disant de quelqu'un qu'il est le « seul techniquement capable » de résoudre cette difficulté : « il a le coup de main », le « *knack* ». « Technique » n'est pas un substantif mais un adjectif : « ça c'est technique » ; un adverbe : « c'est techniquement faisable » ; soit enfin mais plus rarement un verbe : « techniciser ». Autrement dit, « technique » ne désigne pas un objet mais une différence, une exploration toute nouvelle de l'être-en-tant-qu'autre, une nouvelle déclinaison de l'altérité, une *abaliété* propre. Simondon lui aussi se moquait du substantialisme qui, là encore, là comme toujours, manquait l'être technique.

Rien à faire, demeurer fidèle à ce genre d'existence, c'est accepter sa rareté, sa fulgurante invisibilité, sa profonde et constitutionnelle opacité. Rien de plus courant, de plus quotidien, de plus expérimental : vous alliez au bureau en montant dans votre voiture, et soudain, sans avoir bien compris, vous vous retrouvez dans un garage, cherchant obscurément à saisir ce que marmonne un technicien en bleu de travail, accroupi sous le châssis, qui semble désigner de sa main noircie par l'huile de vidange une pièce dont le nom et la fonction vous échappe tout à fait sauf que (vous commencez à le deviner) de la disponibilité de cette pièce de rechange et de l'habileté de ce garagiste, vous vous mettez « à attendre des miracles », sachant qu'il « faudra y passer » si vous voulez retrouver le chemin de votre bureau – et qu'en plus vous « allez le sentir passer ». Voilà, le souffle de la technique a passé sur vous quelque temps jusqu'à ce que le ronronnement sous le capot vous fasse aussitôt tout oublier. Les êtres techniques seraient-ils donc, eux aussi, à occultations ? Aucun doute là-dessus, *l'oubli* qu'il laisse derrière eux fait partie intégrante de leur cahier des charges. La technique aime à se faire oublier. On a autant de peine à la saisir en plein vol que les oiseaux migrateurs, il y faut de bonnes jumelles et un bon guide.

J'ai eu la chance, pendant les vingt-cinq ans passés au CSI, de photographier bien des fois *l'éclair* des innovations techniques. Grâce à d'imprévisibles détours, des êtres totalement éloignés dans l'ordre de la reproduction deviennent la pièce manquante d'un puzzle dont on ne savait pas qu'il demandait tant d'intelligence. Par une longue série de détournements, tous plus ingénieux et imprévisibles les uns que les autres, voilà que la physique atomique se retrouve au service d'un hôpital pour y soigner le cancer. Par un autre détournement, le bois et l'acier s'impliquent l'un l'autre dans la balance d'un marteau. Par un autre détournement, les couches successives d'un programme, d'un compilateur, d'une puce parviennent à se compliquer et à s'aligner au point de remplacer cette vieille machine à écrire IBM dont la boule pourtant me paraissait si nouvelle quand elle a fait son apparition dans les années 1960 – on pouvait même faire des gras et des italiques à condition de la changer par un petit clic !

Et ce n'est souvent pas la peine d'aller très loin dans les géniales innovations techniques, pour en saisir le détour, la totale originalité. On retrouve cette fulgurance dans l'humble geste du bricoleur qui trouve une cale pour empêcher une porte de se refermer trop vite. « Trouver le truc », tout est là. Quel mode va plus loin dans *l'altération* que celui-ci ? Le risque de la reproduction est admirable bien sûr, mais jamais les êtres de la reproduction ne sautent dans l'existence de façon aussi vertigineuse que les composants de la plus humble technique. Toutes les galaxies peuvent tourner les unes sur les autres, elles ne feront pas tourner la roue d'un char à bœuf sur son moyeu ; vous pouvez m'impressionner dans la Galerie d'histoire naturelle par la profusion des êtres vivants, oui, mais moi c'est la série des bicyclettes dans le Musée du Conservatoire des Arts et Métiers, ou l'entrée d'une locomotive électrique glissant sans bruit le long de ses rails éclatants jusqu'au quai de la gare, qui m'émeuvent. Par la technique, l'être-en-tant-qu'autre apprend qu'il peut être encore plus infiniment *altéré* qu'il ne le croyait jusque-là.

S'il y a une chose vraiment que le matérialisme n'a jamais su célébrer, c'est la multiplicité des matières, cette altération infinie des puissances cachées que l'astuce seule va y chercher. Comme on la comprend mal en prétendant faire des techniques les simples « applications de la Science » et la seule « domination de la Nature ». L'idée que l'on pourrait *déduire* tous les tours et détours du génie technique par des principes a priori a toujours bien fait rire les ingénieurs. Isabelle Stengers avait imaginé de réduire, par une expérience de pensée radicale, toutes les inventions techniques aux seuls « principes de base »

reconnus par les savants et dont on enseigne dans les écoles qu'ils forment leur « indiscutable fondement » : réduites au cycle de Carnot, les locomotives s'arrêtaient aussitôt ; limités à la physique de la portance, les avions s'écrasaient au sol ; ramenée au dogme central de la biologie, l'industrie biotechnologique tout entière suspendait ses cultures de cellules. En s'envolant, les invisibles de la technique – détour, dédale, astuces, trouvailles – auraient réduit à néant l'effort des sciences. Plus d'invisibles, plus de domination. Cataclysme universel aux effets bien plus effroyables que la chute de quelques gratte-ciel. Vulcain le boiteux se moque bien de la prétention d'Athéna à lui dicter ses lois. Tout dans la matière est esprit pour l'ingéniosité. Comment a-t-on perdu ce contraste au profit d'un rêve de maîtrise et de domination ? Comment a-t-on pu ignorer cette *matériologie* qu'a honorée pourtant tout un courant assez caché de la philosophie française de Diderot à François Dagognet en passant par Bergson et bien sûr Simondon (Dagognet, 1989 ; Bensaude-Vincent, 1998) ? Perte aussi effarante que celle du religieux. Inversion tout aussi tragique, puisque les techniques vont si peu droit qu'elles laissent dans leur sillage bien d'autres invisibles : les conséquences inattendues, les surprises, les déchets, tout un nouveau labyrinthe ouvert sous nos pas et dont l'existence même continue à être niée par ceux qui pensent pouvoir aller d'un coup, sans médiation, sans le péril d'aucun long détour, « droit au but » (Beck, 2003). « *The magic bullet* », « *the technical fix* », il faut bien parler américain pour comprendre cette étrange cécité de Modernes sur la source la plus précieuse de toutes les beautés, de tous les conforts, de toutes les efficiences. Quelle manque de politesse pour notre propre génie. Il est bien tard pour parler enfin des *précautions* qu'il faudrait prendre pour apprendre à les aimer avec toute la délicatesse requise.

Comment nommer ce mode d'existence que l'on manquerait tout à fait si l'on faisait l'erreur de le limiter aux objets laissés dans son sillage sans en reproduire le mouvement si particulier ? Je l'appellerai tout simplement *le pliage technique*. Ce terme nous évitera la bévue de parler de la technique de façon irrévérencieuse comme d'une masse d'objets. La technique, c'est toujours « pli sur pli », implication, complication, explication. Il y aura pliage technique à chaque fois que l'on pourra mettre en évidence cette transcendance de deuxième niveau qui vient interrompre, courber, détourner, détourer les autres modes d'existence en introduisant ainsi, par une astuce, un *différentiel* de matériau, de résistance, quel que soit par ailleurs le type de matériau. On pourra parler de pliage technique pour le montage si délicat d'habitudes musculaires qui font de nous, par apprentissage, des êtres compétents doués

d'un fin savoir-faire, aussi bien que pour parler de la fonte en fusion qui sort des hauts fourneaux de Mittal, ou encore pour désigner la distinction entre un logiciel et son compilateur, ou enfin pour célébrer la « technique » juridique qui permet de relier un texte un peu plus durable avec un dossier qui le sera moins. Là ou est le différentiel de résistance, là aussi est la technique. C'est d'ailleurs cette ubiquité qui explique probablement son opacité : elle est partout, dans toutes les chaînes et réseaux, chaque fois qu'il y a ce détour, ce pliage, ce gradient et ce maintien des assemblages hétérogènes. De même que la technique se plie dans les êtres de la reproduction et de la métamorphose, tous les autres modes vont se loger, se lover, s'abriter, s'appuyer dans les dispositifs que l'astuce technique va laisser derrière elle – en disparaissant modestement.

On dira qu'en parlant du mode d'existence technique, j'ai omis de prendre en compte ce qui devrait sauter le plus aux yeux : les techniciens, les ingénieurs, les humains qui la fabriquent. Or c'est volontairement que j'ai parlé des techniques et peu des humains auxquels elles sont advenues. Je ne voulais pas qu'on se précipite pour partir des humains en allant ensuite vers leurs objets. Sur ce point de préséance, nous bénéficions d'ailleurs du témoignage de la paléontologie : sans ces techniques invisibles et opaques, ce sont les humains qui seraient demeurés invisibles sur la surface de la terre ; la trace de leurs pas eût été plus discrète encore que celle des éléphants ou des chimpanzés – sans parler des vers de terre. Disons, au contraire, qu'il est arrivé quelque chose à ceux qui ont avivé le contraste de la technique. Tout se passe comme si les humains avaient été instaurés par les techniques (Sloterdijk, 2005). L'humanité, c'est le choc en retour des techniques. *Homo fabricatus* : nous sommes bien les fils de nos œuvres.

RÉFÉRENCES

AUSTIN J.L. (1970). *Quand dire, c'est faire*, Paris, Le Seuil.

BECK Ulrich (2003). *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, traduction par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour, Paris, Flammarion.

BENSAUDE-VINCENT Bernadette (1998). *Éloge du mixte*, Paris, Hachette.

DAGOGNET François (1989). *Éloge de l'objet. Pour une philosophie de la marchandise*, Paris, Vrin.

LATOUR Bruno (1992). *Aramis, ou L'amour des techniques*, Paris, La Découverte.

LATOUR Bruno (2007). "A Textbook Case Revisited. Knowledge as Mode of Existence". In *The Handbook of Science and Technology Studies.* Third Edition. Edited by E. Hackett, O. Amsterdamska, M. Lynch & J. Wacjman, pp. 83-112, Cambridge, Mass: MIT Press.

SLOTERDIJK Peter (2005). *Écumes. Sphérologie* plurielle, traduit par Olivier Mannoni, Paris, Hachette.

SIMONDON Georges (1989). *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.

SOURIAU Étienne (1943). *Les différents modes d'existence*, Paris, PUF (réédition PUF en 2009 avec une longue introduction d'Isabelle Stengers et Bruno Latour).

SOURIAU Étienne (1956). « L'œuvre à faire », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 4-44, pp. 195-217 (réédité à la suite de la nouvelle édition de 2009).

STENGERS Isabelle (2002). *Penser avec Whitehead : une libre et sauvage création de concepts*, Paris, Gallimard.

WHITEHEAD Alfred North (1920). *Le concept de nature*, Paris, Vrin, 1998.